L'ABEILLE.

PAR BULLITT, MAUNE & CIE.
No. 81, RUE CHARTRES.

Ces quotidien paraît tous les jours excepté le dimanche. Prix : $10 payable d'avance ou $12 à la fin de l'année.

NOUVELLE-ORLÉANS.
MARDI MATIN, 22 NOVEMBRE 1842.

POUR PRÉSIDENT DES ETATS-UNIS
HENRY CLAY.

Il y Notre espoir a été encore déçu aujourd'hui; la malle nous a bien apporté des dates de New-York du 1er courant; mais quant à des journaux, elle nous en a fourni tout au plus deux ou trois. Les sacs aux journaux auront très probablement cédé la place à quelques passagers.

NEW-YORK — Le triomphe des locofocos dans l'Etat de New-York est sans contredit le plus brillant que nos adversaires aient obtenu jusqu'à ce jour. La majorité de M. Bouck, leur candidat pour le poste de Gouverneur, est, d'après les retours connus jusqu'à présent, de 20,000 voix; peut-être sera-t-elle réduite par les retours ultérieurs; mais cette réduction sera presqu'insignifiante. Sur huit membres du Sénat de l'Etat, les locofocos en comptent sept, et les whigs un seul. L'Assemblée générale se compose jusqu'à présent de quatre-vingt neuf locofocos et de vingt-neuf whigs; il est probable que les premiers s'y trouveront au nombre de 90 ou 100 et les seconds au nombre de 30 ou 40, et qu'au Sénat la majorité des locofocos sera de 12 pour le moins. Quant aux candidats pour le Congrès, on pense que 10 whigs et 24 locofocos sont élus. Il est difficile, nous l'avouons, de mieux emporter la victoire sur tous les points.

OHIO — La Gazette de Cincinnati publie les retours officiels de l'élection pour le Gouverneur. En voici le résumé :

Wilson Shannon [L. F.]	139,964
Thomas Corwin [w]	126,521
King [abolitioniste]	5,405

L'avantage de Shannon sur Corwin est donc de 3443 voix; mais le vote donné en sa faveur est de 1962 voix au-dessous de la totalité de celles qui se sont portées sur ses adversaires.

En 1840 les voix données à Corwin se sont élevées à 145,442; il en a donc perdu cette année environ 19000, le vote pour Shannon à ces deux époques, a varié à peine de 600 voix. On jeut, en tenant compte de l'augmentation croissante du nombre des électeurs, affirmer que plus de trente mille d'entre eux ont cette fois manqué à l'appel.

Le *Courrier* d'hier soir assure que l'élection de M. Vivant comme Recorder de la Troisième Municipalité, sera contestée.

INCENDIE. — Vers onze heures, hier soir, le feu a pris dans l'étage supérieur, au-dessus du magasin de MM. Herbault frères, rue Bienville, No. 78, entre les rues Royale et Bourbon. Avant qu'on ait pu donner des secours, les flammes avaient déjà atteint tout l'édifice, qui a été consumé, ainsi que le magasin voisin, à trois étages, occupé par M. M'Cracken, comme entrepôt de meubles.

MORT SUBITE. — Un enfant de couleur a été brûlé hier à l'encognure des rues St. Pierre et Bourgogne. C'est enfant avait été placé auprès du feu dans un berceau pendant son sommeil une étincelle est tombée sur son berceau et y a mis le feu.

L'enfant est mort après plusieurs heures d'horribles souffrances.

Encore un steamboat perdu—Le steamboat *President*, arrivé hier en ville rapporte que le 13 du courant, le steamboat *Louisa* a sombré à Mocassin Springs près l'embouchure de l'Ohio.

Le *Warrelay* était échoué à l'île du Diable.

Un nègre appartenant à Mme. Boyle s'est noyé dimanche dans le lac Pontchartrain, en tombant de sa pirogue. Le cadavre n'a pas encore été retrouvé.

L'Eglise St. Patrick a été offerte en vente, hier à la Bourse, par le shérif de la Cour de Paroisse. Une enchère de $50,000 n'ayant pas été couverte, il sera procédé sous peu à une nouvelle vente.

EXPRESS — Il est arrivé hier de l'Ouest $20,000 en espèces.

INCENDIE. — Nous apprenons avec regret que les moulin à nettoyer le coton de M. Abraham McKibbe, de cette paroisse, a été entièrement consumé par le feu il y a quelques jours. On suppose que ce sinistre a été causé par les étincelles lancées par la locomotive du chemin de fer de West Feliciana.

(Louisiana Chronicle de St. Francisville.)

RÉCOLTE — Nous lisons dans le *Franklin Republican*, du quinze du courant. — " Depuis quinze jours nos habitans sucriers sont dans le plus fort de leurs travaux de moulaison. Les sucres sont d'une belle qualité, mais la récolte n'en sera pas aussi abondante qu'elle l'avaient espéré. Il y a longtemps que nous n'avons eu une aussi belle saison aux Attakapas. Les froids que nous avons éprouvés jusqu'à présent n'ont pas été assez violens pour avoir nui à la végétation de la canne. Les échantillons que nous avons vus, provenant des sucreries de la paroisse St. Martin, sont également très beaux.

L'habitation de Mme Conby, à New Town, se sert de la bagasse d'après le système Packwood, il en résulte une très grande économie de bois, cependant nous n'y voyons que le plan de Dakins concernant l'emploi de la bagasse prévaut les sur celui de M. Packwood, et que dans les sucreries de la paroisse Lafourche les vis sans fin en action sur toutes les habitations, et particulièrement sur celles où le bois est rare.

SINISTRE. — Le bateau à vapeur *Vermillion*, capitaine Brundage, a percé *sous le bois* en montant au milieu du lac Erie, dans son voyage de Detroit. Il sort de Huron et a été conduit jusqu'à la Pointaison. Un boulon d'essence de térébenthine, répandu accidentellement sur le pont, a causé cet affreux incendie. Le balon renversé, le pont fut bientôt couvert du liquide qui, en arrivant en contact avec le feu, s'enflamma prit immédiatement feu. En un instant le bateau fut en feu de la poupe à la proue. Les passagers, au nombre de 40 ou 50, étaient tous couchés et dorquaient; éveillés en sursaut, ils s'habillèrent à la hâte et se précipitèrent sur le pont dans la nuit. Mais le mât le feu gagnait de plus en plus et obligea de se jeter à l'eau ou de chercher à se sauver à la nage. Le bateau à vapeur *Chicago*, arrivé assez à temps, recueillit le capitaine, l'équipage et les passagers, à l'exception de deux femmes et deux femmes, qui périrent noyées ou brûlées. Au nombre de ces dernières se trouve la femme de chambre du bateau.

Le *Vermillion* avait coûté $50,000 et n'était pas assuré; sa cargaison, qui a été aussi entièrement brûlée, se composait en partie de 8 ou 900 barils de farine.

THEATRE D'ORLEANS.
LE PRÉ AUX CLERCS.

Nous sommes fort à l'aise aujourd hui pour parler du théâtre à de bien rares exceptions près, nous n'aurons que des éloges à donner, et c'est la tâche la plus agréable qui puisse nous être dévolue : nous voudrions n'en avoir jamais d'autre. Le délicieux opéra d'Hérold n'avait pas été, depuis bien longtemps, exécuté sur notre scène avec un ensemble aussi satisfaisant que celui qu'il a eu dimanche soir. Musiciens, acteurs et public, tout le monde était à son affaire; l'ouverture vivement enlevée avait dès l'abord bien disposé les auditeurs, et les marques de satisfaction qu'ils ne sont empressés de donner, ont réagi de la façon la plus avantageuse sur les artistes qui ont fait de leur mieux. Cette soirée, nous en sommes convaincus, comptera parmi les plus heureuses de la saison.

Mme. PLACE a obtenu le succès le plus flatteur et le plus unanime. Dans *Robert le Diable*, quelques amateurs seulement s'accordaient à lui reconnaître du talent comme cantatrice ; les bravos étaient modérés, dans le *Pré aux Clercs*, elle a paru tout à la fois les artistes, les amateurs et le public; aussi les applaudissemens ont éclaté avec une vivacité, un ensemble, une persistance dont nous n'avions point eu d'exemple depuis le départ de la troupe Italienne. C'était justice, hâtons-nous de le répéter, simple justice. Il est impossible en effet de chanter avec une expression mieux sentie, avec un goût plus pur, avec une grâce plus charmante, avec une élégance plus achevée. Malgré la faiblesse de l'instrument dont elle dispose, Mme. PLACE développe assez largement la phrase musicale; elle l'orne de traits pleins de hardiesse, de broderies fines et délicates; mais elle a toujours soin que ces arabesques sans nombre qu'elle déroule dans la mélodie, n'en rompent jamais la trame; et c'est là une attention dont il faut lui savoir gré, car elle manque à la plupart des cantatrices qui vocalisent aujourd'hui. Dans le charmant morceau qui termine le premier acte : *Rendez-nous ma patrie*, Mme. PLACE, tout en accordant une large part aux ornements, a su trouver le sentiment profond et vrai qui doit animer Isabelle; et sa voix a causé à tous ceux qui l'écoutaient une émotion sympathique. Mais son véritable triomphe a été la cavatine du second acte : "O jours du jeune âge." Remplie par la vivacité des premiers applaudissemens, elle a chanté plus à l'aise et montré tout le parti qu'elle peut tirer de sa voix si frêle, mais toujours si juste, si pure, si mélodieuse. Notes groupées avec art, ou détachées et tombant comme des perles, roulade, gamme chromatiques, cadences, elle a tout réussi avec un bonheur qui n'est donné qu'aux artistes d'un vrai talent. Trois salves d'applaudissemens ont été lui prouver combien le public l'appréciait; mais ce qui a dû lui être plus sensible encore, c'est l'empressement que l'on a mis à la rappeler après l'opéra. Indigo avait chanté à la fin de premier acte et en commencement du second, et le public s'en souvenait encore à la fin de troisième. Pour avoir tant de mémoire, il faut que l'impression qu'il avait ressentie, ait été bien profonde ! c'est là un rare triomphe.

Les autres artistes ont, pour la plupart, dignement secondé la prima donna: Mme. LECOURT, dont nous avons déjà eu l'occasion de signaler la jolie voix dans le *Charles*, a joué d'une façon fort agréable le rôle de *Nicette*. Là encore elle s'est montrée infiniment supérieure à ses devancières comme chanteuse, et même comme actrice. Mme. LECOURT est décidément une précieuse acquisition. Nous pouvons presque en dire autant de son mari ; M. LECOURT est convenable partout et toujours; il chante avec assez de charme pour qu'on ne se plaigne pas de son peu de voix. Le rôle de *Margy* lui est assez favorable : il a dit avec un soin tout particulier l'air " *O ma tendre amie*," et les applaudissemens ne lui ont pas manqué. Pour notre part, nous lui conseillerons, dans son intérêt comme dans celui du public, de ne pas trop orner cette romance dont la simplicité forme le plus grand mérite ; il n'est rien dont on se lasse plus vite que les fioritures; qu'il songe donc à les ménager.

M. FLEURY, seconde basse qui faisait son début dans M. *Giraud*, l'aubergiste du Pré au Clerc, a plu tout d'abord par la rondeur, la jeunesse et la fraîcheur de sa voix. M. FLEURY n'est pas encore un artiste expérimenté; mais il a, si nous ne nous trompons pas, tout ce qu'il faut pour devenir bon chanteur et bon comédien. Un peu d'encouragement de la part du public lui fera grand bien, et nous espérons qu'il ne l'attendra pas long-temps.

Mlle. LAURE a eu dans le *Pré aux Clercs*, comme antérieurement dans *Robert*, un succès de voix. Elle voit en effet bien timbrée; elle a de la puissance et de l'étendue; mais elle est loin d'avoir été suffisamment ensoupçon par l'étude. Elle manque de charme dans les notes hautes; et dans l'ensemble, elle est dépourvue de distinction. Cette observation s'applique du reste aussi bien au jeu qu'au chant de Mlle. LAURE. Cette artiste est en somme fort peu princesse, et c'est dommage dans *Marguerite du Pré aux Clercs*; c'était presque dommage déjà dans *Alice de Robert le Diable*.

M. DESMONVILLE a fait rire de bon cœur dans Cantarelli; mais notre comique ne doit pas oublier que la musique, voire même cette drôlerie-comique, est un peu plus difficile que le couplet de vaudeville ; il faut cependant la chanter avec le même aplomb.

Quant à M. MONVAL, dont il nous reste à parler; il est loin d'avoir réalisé aux yeux du public l'élégant comte de Commarges. Suivant la spirituelle observation que nous avons recueillie dans les galeries, M. MONVAL est d'un embonpoint trop respectable pour un galant duelliste. Il n'a pas non plus l'air assez *pourfendeur*, et pardonnez le marché, il n'est affublé de deux costumes qui devraient rendre mécontentable le courtisan de Charles IX. Ces deux costumes offraient les plus étranges anachronismes ; un pourpoint qui tant bien que mal pouvait être de l'époque, s'alliait avec un manteau de cour du règne de Louis XIV; et un chapeau qu'à la rigueur on eut pu rapporter à celui de Louis XIII, couvrait une tête coiffée à la façon la plus bourgeoise de nos jours. Ce sont là des négligences qu'un comédien consciencieux ne doit pas se permettre; nous disons consciencieux parce que nous ne pouvons pas dire chanteur. Sauf un bout de duo et quelques notes dans un final, Commarges ne chante pas. Nous n'avons pas oublié d'ailleurs que M. MONVAL est premier rôle de comédie et de drame.

Quoiqu'il en soit de ces légères critiques, qui nous sont suggérées du reste par l'intérêt que nous portons aux nouveaux artistes, nous finirons comme nous avons commencé : la représentation du *Pré aux Clercs* est une bonne soirée, qui, nous l'espérons, n'est que le prélude de beaucoup d'autres du même genre.

A ce soir, la seconde apparition de *Robert le Diable*, ce que nous pouvons lui souhaiter de mieux, c'est un destin aussi fortuné que celui de l'opéra d'Hérold.

STATISTIQUE DES ETATS-UNIS.

Le *Journal des Débats* a consacré plusieurs articles aux documents statiques publiés par le gouvernement général sur le sixième recensement des Etats-Unis, nous en extrayons quelques passages qui renferment des rapprochemens d'un assez grand intérêt.

Rappelons d'abord que la population générale des Etats-Unis s'est élevée, pendant la dernière période décennale, de 13 millions 368,000 habitans à 17 millions 063,000) ; c'est-à-dire de plus de 33 pour 100; qu'elle a doublé en vingt ans et triplé en quarante ; proportions d'accroissement qui surpassent de beaucoup en rapidité ce qu'offrent les Etats les plus populeux de notre vieille Europe. Rappelons aussi que sur ces 17 millions d'habitans, on compte actuellement 14 millions et demi de personnes libres, et 2 millions et demi d'esclaves ou individus de couleur; et on trouve l'accroissement de la population a bien principalement aujourd'hui dans les Etats du Sud et de l'Ouest, c'est-à-dire dans les Etats presque exclusivement agricoles de la Fédération, vers lesquels s'est jusqu'ici porté de préférence le flot de l'immigration européenne; circonstance qui contribue à accroître la prépondérance du Sud, déjà riche de ses fermes à coton et à tabac, sur les Etats manufacturiers du Nord-Est et du Centre.

Voici, quant au travail, comment se divisait en 1840 la population :

Sur les 14 millions et demi d'individus libres habitant le territoire de l'Union, le recensement a constaté officiellement, déduction faite des femmes et enfans, un nombre de 4 millions 800,000 personnes engagées, à titre de maîtres ou principaux ouvriers, artisans, etc., dans les travaux soit agricoles, soit industriels, ou exerçant des professions libérales. Ce nombre se répartissait ainsi entre les plus importantes branches de travail :

L'agriculture à elle seule occupait 3 millions 717,756 personnes, chiffre auquel il faut ajouter, pour l'exploitation des forêts, 12,301 personnes, pour celle des mines, 15,203, et pour les pêcheries, 36,584. Voici donc sur la population active aux mains desquelles se trouve le travail aux Etats-Unis, 3 millions 781,000 individus vivant de l'exploitation du sol, terre et eau, c'est à dire plus de trois quarts du chiffre total. Après l'agriculture vient le travail manufacturier, qui occupe 796,545 personnes ; puis le commerce et les échanges, 117,575; la navigation marchande 89,999, dont 56,025 aux expéditions maritimes, et 33,067 à la navigation des canaux, fleuves et rivières ; l'armée sobre, retranchée, 29,780, et enfin les diverses professions libérales, 65,936.

On remarquera la faiblesse numérique de la population militaire. Elle ressortira davantage encore si on la compare au chiffre de celle qui fréquente les écoles. Le nombre des étudians admis dans les collèges et Académies était de 180,502, et celui des élèves des écoles primaires et publiques s'élevait à près de 1 million 816,000.

Si maintenant l'on cherche à se rendre compte des forces productives des diverses branches de travail aux Etats-Unis, pour chacune desquelles le recensement, dit-on reste, lors de procéder par analogie et avec méthode, on trouve les renseignemens généraux suivans:

Le capital engagé dans l'industrie manufacturière en général se dépasserait pas, suivant le recensement officiel, 1 milliard 251 millions de francs, somme dont la publicité ne nous s'appliquerait à aucune branche ayant pour matière première le coton, la laine, les grains (mouture,) les bois et les huiles (scieries et huileries,) travaux dont la base, comme on le voit, est toute agricole. La manufacture de laine, qui compte 1,420 établissemens, a produit en 1840 une valeur de 109 millions de tissus : on serait, suivant les meilleures statistiques, le cinquième environ de ce que donne la nôtre. Celle du coton a produit une valeur manufacturée de 354 millions, soit le tiers à peu près de la production française. Celles du lin et de la soie, qui ont pris jusqu'ici fort peu de développement aux E. Unis, n'ont pas dépassé une valeur manufacturée de 2 millions 300,000 francs : On croit qu'en France les soieries et les toiles représentent une valeur fabriquée de 700 millions. La première de ces branches de travail, toutefois, est en progrès aux Etats-Unis ; la seconde fort heureusement pour nos soieries de Lyon et de Paris, paraît y avoir jusqu'à présent à peu près échoué. Enfin la fabrication des étoffes mélangées de fil et de laine recensée sur une valeur totale de 34 millions 264,000 francs.

Dans un pays qui avait tout à créer, le travail de la houille et du fer a dû, dès le principe, occuper un rang considérable; et la nature, on le sait, a fort richement doté le sol américain, la Pennsylvanie en particulier, de ces deux produits essentiels de l'industrie. La houille s'est extraite à donné, en 1840, 108 millions d'hectolitres, c'est-à-dire trois fois autant environ que ce que fournit annuellement le sol de la France. Cette dernière richesse minérale et la fabrication de fer ont produit 291,000 tonnes de fonte et 900,000 environ de gros fer, ayant exigé l'emploi de 1 million 530,000 tonnes de combustible, en qui, en fonte et en fer, ne serait guères que d'un neuvième au dessous de notre propre production. L'extraction du sel présente un chiffre de 6 millions 799,000 boisseaux, soit plus de 2 millions de quintaux métriques, ou un peu plus du moitié de notre propre extraction. La fabrication des spiritueux produit 1 million 571,000 hectolitres, et celle des bières, 861, 000 ; le tout formant une valeur de 56 millions. On sait que notre production vinicole, qui s'élève à 40 millions d'hectolitres, est évaluée à près de 700 millions de francs. La travail des cuirs, peaux et pelleteries rapporte une valeur produite de 155 millions de francs; la verrerie, 15 millions 630,000 fr.; la poterie, près de 6 millions; les quincaillerie et coutellerie, 33,000 millions 840,000 fr.; le travail des métaux précieux, 24 millions 956,000 fr.; la papeterie et librairie, 22 millions 919,000 fr.; la coiffure, 18 millions 880,000; les raffineries de sucre et fabrication du chocolat, 17 millions 491,000 fr.; la savonnerie, 23 millions et demie; la fabrication des meubles et instrumens en bois, 40 millions 421,000 fr.; l'imprimerie et la reliure accessoires, en 1840, 11,523 personnes dans 447 établissemens de relations et 1,556 d'imprimerie, ou dernier faisant paraître 128 journaux quotidiens et 1,493 publications périodiques, et le capital engagé dans ces deux branches d'industrie n'excédait pas 30 millions 809,000 fr. Totalisée, la valeur produite par les dix dernières branches d'industrie qu'on vient d'énumérer, donnerait un chiffre de 370 millions. En France, d'après les renseignemens que M. Schnitzler a consignés dans son remarquable ouvrage sur le *Richesse publique en France*, les mêmes fabriques fournissent une valeur collective de près d'un milliard. Quant au commerce, le recensement américain donne à 2 milliards 21 millions de francs le capital qui s'y trouve actuellement engagé, savoir : 1 milliard 302 millions dans le commerce des échanges à l'intérieur, et compris 53 millions pour la vente de bois de construction; et 719 millions dans les établissemens qui s'occupent du commerce avec l'étranger.

LE RIVAROL DE 1842.
Troisième partie.

KOUX (Paul de)— Petit caporal de la littérature, doué by nom est, sans-gêne aussi, au moins populaire comme celui de Napoléon. Fait du sentiment pour les cuisinières, de l'esprit pour les gardes malades, de style pour les portiers rapsodiste. A publié déjà dix romans dont aucun n'est lu même par lui, et qui tous sont également illisibles. Il a fait les délices de la Chaussée d'Antin, et les délices de la Chaussée d'Antin ont fait de lui un homme à la mode. Il a pour lecteurs assidus les gens de service, et pour admirateurs les commis marchands. Il a pour les femmes une prédilection marquée, et les femmes lui rendent bien cette prédilection